

Le rôle de l'autre dans la conscience du moi

In: Enfance. Tome 12 n°3-4, 1959. Psychologie et Éducation de l'Enfance. pp. 277-286.

Citer ce document / Cite this document :

Le rôle de l'autre dans la conscience du moi. In: Enfance. Tome 12 n°3-4, 1959. Psychologie et Éducation de l'Enfance. pp. 277-286.

doi : 10.3406/enfan.1959.1443

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/enfan_0013-7545_1959_num_12_3_1443

Le développement social de l'enfant

Le rôle de « l'autre » dans la conscience du « moi »¹

S'IL est, en psychologie, une opinion répandue, c'est de supposer que le sujet doit prendre conscience de son *moi* avant de pouvoir imaginer celui des autres, que l'un est connu d'intuition ou d'expérience directe et l'autre par simple analogie, que ce sont deux objets initialement distincts, qu'il peut y avoir tout au plus projection du premier dans le second.

Toute une longue tradition rattache la conscience à une réalité profondément individuelle, où elle figurerait un pouvoir d'introspection. De cette introspection relèverait le monde intime et clos de la sensibilité subjective. Il faut la supposer présente en chaque personne, mais incommunicable de l'une à l'autre. Leur extériorité mutuelle serait initiale et radicale. C'est sur le tard qu'un pont serait jeté, n'ayant d'autre support qu'une présomption de similitude. En fait pas de pénétration mutuelle.

Sans doute pour un spiritualiste comme Maine de Biran c'est l'obstacle extérieur qui révélerait la *psyché* à elle-même, en l'obligeant à l'effort où elle se reconnaît comme une force, et comme une force capable de différents effets. Mais elle n'a pas à sortir pour cela d'elle-même, l'existence qui s'affirme, c'est la sienne, dont les autres ne peuvent être qu'une transfusion.

A cette conception traditionnelle d'une conscience essentiellement et primitivement individuelle les travaux de Piaget ont donné une vogue nouvelle. L'enfant commence par *l'autisme* et passe par *l'égoïsme* avant de pouvoir imaginer les autres comme des partenaires capables d'entretenir avec lui des rapports de réciprocité, parce que doués dans le monde d'une existence semblable à la sienne, et susceptibles d'avoir un point de vue aussi légitime que le sien, bien que différent. Cette conversion qui, vers l'âge de 7 ans, s'opère dans la conscience, entre le solipsisme initial et le pluralisme des personnes serait essentiellement ce qui règle son évolution mentale.

Au début, l'autisme, c'est-à-dire un être totalement absorbé en lui-même, étranger au monde extérieur, comme ces schizophrènes pour lesquels Bleuler a inventé ce mot d'autisme, afin de souligner que rien n'existe plus pour eux en dehors d'eux-mêmes. Ainsi l'enfant commencerait par où ils finissent au terme de leur dégradation psychique. Coupé de relations avec l'entourage, le motif unique de ses réactions serait une sorte de noyau intime constitué sans doute par ce qui reste seul après élimination de ce qui nous unit à l'ambiance : un certain nombre de besoins et d'appétits élémentaires.

L'égoïsme s'oppose au contraire à ce que le sujet n'ait de percep-

1. Article extrait du *Journal Egyptien de Psychologie*, Vol. 2, 1946, n° 1.

tion ni d'intérêt que pour lui-même. Le monde s'est révélé, s'est élargi autour de lui ; mais c'est lui qui en occupe le centre, c'est-à-dire qu'il est au point de départ ou au point d'arrivée de tout ce qui se produit. Il est la raison d'être des événements. Ils n'ont de sens que par rapport à lui. Les êtres et les choses suivent le même sort. Ils sont seulement complémentaires de sa personne, soit favorablement, soit défavorablement. Ils n'ont pas d'indépendance ; leurs seules relations sont celles que leur attribue le point de vue propre du sujet.

Pour qu'il arrive à se dégager de ce bloc subjectif où viennent s'agglomérer toutes les impressions, toutes les notions qu'il reçoit des choses, il faudra que d'étroitement individualiste sa conscience devienne sociale, c'est-à-dire qu'elle s'ouvre à la représentation des individus qui ne sont pas lui-même et dont la conscience doit avoir pourtant les mêmes prérogatives que la sienne. L'égalité des droits entraîne la nécessité d'un compromis entre elles. Ce compromis consiste à objectiver le monde, à neutraliser les points de vue opposés ou distincts, en leur supposant un fond identique, une commune mesure, des *invariants* qui fassent subsister sous les contradictions apparentes un moyen d'accord, un principe de constance.

L'intelligence qui introduit des rapports objectifs entre les choses a donc, selon Piaget, pour première origine la nécessité d'une entente, et comme d'un contrat entre les individus, dès le moment où chacun d'entre eux s'aperçoit que, n'étant pas seul, il ne peut prétendre être la règle universelle ; dès qu'il devient sensible à l'obligation du lien social entre individus. (Ainsi la participation d'autrui à la formation de la conscience ne serait que très tardive. Elle prendrait la forme assez abstraite d'une équivalence, reconnue indispensable entre les individus en présence, et ses résultats seraient d'ordre théorique : l'élaboration de concepts impersonnels par où les impressions subjectives se verraient substituer des moyens objectifs de mesure et de rapports.

*
* *

Dans la progression indiquée par Piaget, ce qui est exact c'est l'élargissement graduel du champ où peuvent se déployer l'activité et les intérêts de l'enfant. Leur limitation aux besoins organiques et aux organes est évidente dans les premières semaines et, malgré une certaine extension des moyens utilisés, jusque dans les premiers mois. C'est également ce que Freud constate quand il donne pour premiers objets sur lesquels se fixe la *libido* des parties du corps comme la bouche ou l'anus, liés à la fonction alimentaire. (Mais il ne semble pas que pour lui, la conscience individuelle soit un fait primitif. C'est l'impulsion de l'espèce qui se manifeste dans la libido et c'est des obstacles, des limitations rencontrées que résultera la conscience. Il n'y a pas autisme puis égocentrisme : système clos qui devra plus tard s'ouvrir aux exigences de la compréhension réciproque en milieu social. Il y a au contraire réduction et contrôle graduel d'un appétit d'abord incertain de son objet et qui doit successivement se détacher de ceux sur lesquels il commence par se fourvoyer. La conscience n'est pas la cellule individuelle qui doit s'ouvrir un jour sur le corps social, c'est le résultat de la pression exercée par les exigences de la vie en société sur les pulsions d'un instinct illimité qui est bien celui

de l'individu représentant et jouet de l'espèce. Ce moi n'est donc pas une entité première, il est l'individualisation progressive d'une libido d'abord anonyme à laquelle les circonstances et le cours de la vie imposent de se spécifier et d'entrer dans les cadres d'une existence et d'une conscience personnelles.

*
* * *

Ce façonnage du moi par le milieu, de la conscience individuelle par l'ambiance collective n'est pas nécessairement lié au duel freudien entre l'instinct sexuel et les impératifs sociaux. Il est la conséquence des inaptitudes prolongées auxquelles l'enfant de l'homme est condamné par l'extrême lenteur de son développement, lenteur d'ailleurs rendue possible par l'institution d'une société organisée et secourable. Dans un livre antérieur, les *Origines du caractère chez l'enfant*¹, j'ai indiqué les conditions et les premières modalités de l'étroite communion qui commence par mêler l'enfant à son entourage.

Loin d'être un système fermé, il est d'abord sans cohésion intime et livré sans le moindre contrôle aux influences les plus fortuites. Le nouveau-né n'a dans son comportement que des réactions discontinues, sporadiques et sans autre résultat que de liquider par les voies alors disponibles soit des tensions d'origine organique, soit celles suscitées par des excitations extérieures. Les gesticulations ne peuvent lui être d'aucune utilité pratique. Elles ne sauraient même pas lui faire modifier une position inconfortable ou dangereuse. Une assistance de tous les instants lui est indispensable. C'est un être dont toutes les réactions ont besoin d'être complétées, compensées, interprétées. Incapable de rien effectuer par lui-même, il est manipulé par autrui, et c'est dans les mouvements d'autrui que ses premières attitudes prendront forme.

Mais avant de pouvoir lui être directement utiles, ses gestes susciteront dans son entourage les interventions utiles ou désirables. Gestes surtout en rapport avec ses états de bien-être, de malaise ou de besoin, gestes appartenant aux systèmes spontanés des réactions affectives, au domaine émotionnel. Sous l'influence de ce champ émotionnel des connexions s'établiront très vite entre les manifestations spontanées et les réactions utiles suscitées dans l'entourage. Par un mécanisme analogue à celui des réflexes conditionnés une association s'organisera entre, par exemple, les convulsions de la colère et la tétée ou la promenade dans les bras de la maman.

Mais cette simple association physiologique se double bientôt d'une autre qui la fait passer sur le plan de l'expression, de la compréhension, des relations individuelles. L'effet obtenu rend de plus en plus nettement intentionnelle la manifestation émotive. Elle devient un moyen aux résultats plus ou moins sûrs. Et c'est là un nouveau champ qui s'ouvre à l'attention, à la sagacité naissante de l'enfant. Quels sont les signes d'une réussite probable ? Très vite ils se localisent dans la personne de qui le service est attendu. Ses gestes, son attitude, sa physionomie, sa voix entrent aussi dans le domaine de l'expression, qui est ainsi à double

1. Boivin, éditeur. Paris. Seconde Edit., P.U.F. Paris.

action, efférente quand elle traduit les désirs de l'enfant, afférente pour la disposition que ces désirs rencontrent ou suscitent chez autrui.

Cette réciprocité s'établit d'autant plus facilement qu'elle paraît être dans la nature et dans le rôle fonctionnel des émotions. On a remarqué avec quelle précocité le sourire de l'enfant répond à celui de la mère. Il y a une sorte de mimétisme émotionnel qui explique combien les émotions sont communicatives, contagieuses, et comment elles se traduisent facilement dans les masses par des impulsions grégaires et par l'abolition en chaque individu de son point de vue personnel, de son self-contrôle. L'émotion entraîne les impulsions collectives, la fusion des consciences individuelles en une seule âme commune et confuse. C'est une sorte de participation où s'effacent plus ou moins les délimitations que les individus sont parfois si jaloux de marquer et de maintenir entre eux. Elle répond à un stade psychique plus primitif que la prise de conscience par où la personne affirme son autonomie. C'est dans des entraînements passionnels où chacun se distingue mal des autres et de la scène totale à laquelle se mêlent ses appétits, ses désirs ou son effroi que l'individu se saisit d'abord.

L'émotion relève d'une vie psychique encore mal différenciée et, en même temps, les centres nerveux qui règlent ses manifestations tant viscérales que motrices appartiennent aux régions sous-corticales du cerveau, c'est-à-dire à un ensemble fonctionnel beaucoup plus anciennement évolué dans l'espèce que les opérations de représentation, de décision qui sont plus exclusivement imputables à l'écorce. La période initiale du psychisme paraît donc avoir été, contrairement à la conception traditionnelle, un état d'indivision entre ce qui relève de la situation extérieure ou du sujet lui-même. Tout ce qui accède simultanément à sa conscience y reste confondu ou, du moins, les délimitations qui peuvent s'y faire ne sont pas d'abord celles du moi et d'autrui, celle de l'acte personnel et de son objet extérieur. L'union de la situation ou de l'ambiance et du sujet commence par être globale et indiscernable.

Ainsi débute l'enfant. Aussi n'arrivera-t-il à différencier sa personne de ce qu'il devra dissocier dans les impressions comme ne lui appartenant pas, qu'à travers toute une série d'exercices et de jeux qui prennent une précision croissante en même temps qu'ils provoquent chez lui des manifestations d'attente anxieuse et des explosions de surprise ou de joie. J'ai cité ces jeux d'alternance où le même acte se répète, dont il est tour à tour l'auteur à l'égard d'autrui et l'objet de la part d'autrui : donner et recevoir une tape par exemple. Par cet échange de rôle avec autrui il arrive à connaître le dédoublement à opérer entre celui qui agit et celui qui subit. Mais cette alternative qu'il fait passer de lui à l'autre, cet aller et retour de même impression n'est pas encore l'affirmation du point de vue personnel ; c'est seulement l'écheveau embrouillé du faire-subir qui est ramené à chacun de ses deux termes complémentaires. Le partenaire se détache de l'enfant, mais tous les deux conservent une sorte d'équivalence essentielle. Avec un simple décalage dans le temps leurs gestes sont les mêmes et leurs impressions les mêmes. Deux individus si l'on veut, mais parfaitement assimilables ou interchangeables entre eux. Le moi n'a pas encore pris vis à vis de l'autre cette espèce de stabilité et de constance qui nous paraît indispensable à la conscience, de soi, qui nous paraît être constitutif de la personne.

La période de l'alternance finit cependant par rendre possible au *moi* de prendre position vis à vis de l'*autre*. Cette nouvelle étape a souvent l'aspect d'une véritable crise. C'est la crise de personnalité qui surgit aux alentours de 3 ans. Assez brusquement disparaissent les jeux d'alternance et en particulier ces dialogues que beaucoup d'enfants ont avec eux-mêmes et dont ils sont tour-à-tour les deux interlocuteurs, soulignant avec tant d'ardeur le ton propre à chacun que bien souvent le ton subsiste seul, et le contenu des paroles devient un vrai bafouillage. Au lieu d'être tour à tour deux personnages l'enfant ne parle plus que sous forme personnelle, il fait abus de la formule « moi je ».

Mais surtout il s'affirme en s'opposant. Opposition à propos de tout, et par suite, purement formelle. En apparence absolue, mais en réalité simple contrepied de l'attitude rencontrée ou soupçonnée en autrui. En somme toute relative. Le moi et l'autre restent complémentaires, mais à l'alternance des rôles succède la fixation obstinée à l'un des termes en présence. Cependant cette distinction doit se trouver un contenu et c'est d'abord dans les choses qu'elle le rencontre sous la forme du mien et du tien.

Jusque là l'enfant était plus ou moins convoiteur de ce qu'il apercevait aux mains d'autrui. Besoin d'imitation, d'auto-substitution à autrui témoignant encore d'une certaine indifférenciation entre le moi et l'autre. Avec leur opposition s'introduit la nécessité de partage, souvent sous la forme d'une protestation contre le partage. L'enfant ne cherche plus seulement l'usage mais la propriété des choses et souvent la propriété pour elle-même, la propriété de choses dont il n'aurait spontanément aucun désir. Ce premier besoin de propriété se fonde sur un sentiment de compétition. Il s'agit de s'approprier ce qui est reconnu comme appartenant à autrui. Par la violence, par la ruse, par le mensonge l'enfant s'efforce de transformer le *tien* en *mien*. Il n'est satisfait que dans la mesure où le rapt est flagrant, c'est-à-dire implique une différenciation parfaitement nette du mien et du tien.

Cette phase combative où le moi se conquiert en même temps qu'il s'oppose tend vers une sorte d'apaisement à mesure que s'affermissent et se stabilisent les limites de son contenu tant sur le plan matériel des choses extérieures que, plus tardivement, sur celui des motifs et de la conduite, des pensées et de la réflexion. Longtemps, en effet, il reste incertain si c'est par libre détermination ou sous l'influence qu'il agit, si ses raisonnements sont spontanés ou inspirés. Mais enfin, avec plus ou moins d'assurance ou de doute, il s'attribue une pleine autonomie. C'est-à-dire qu'il croit à la totale extériorité d'autrui et à la totale intégrité de son moi.

Toute trace de confusionnisme initial paraît avoir été éliminée. La personne est un tout fermé. C'est là du moins ce qu'elle prétend affirmer d'elle-même. Simple limite idéale dont la réalité psychologique diffère sensiblement.

On pourrait comparer le premier état de la conscience à une nébuleuse où diffuseraient sans délimitation propre des actions sensitivo-motrices d'origine exogène ou endogène. Dans sa masse finirait par se dessiner un noyau de condensation, le moi, mais aussi un satellite, le sous-moi, ou l'autre. Entre les deux la répartition de la matière psychique n'est

pas nécessairement constante. Elle peut varier suivant les individus, suivant leur âge aussi et même devant certaines alternatives de la vie psychique. Entre le moi et l'autre la frontière peut de nouveau tendre à s'effacer dans certains cas de choc ou d'obnubilation mentale. Ce qui était attribué à l'autre peut être derechef résorbé par le moi. Enfin la prépondérance peut du moi passer dans l'autre.

Même à l'état normal un adulte peut avoir des instants où il se sent plus délibérément lui-même et d'autres où il se croit subir un destin moins personnel et plus assujéti aux influences, volontés, fantaisies d'autrui ou aux nécessités que font peser sur lui les situations où il est engagé vis à vis des autres hommes. Chez l'enfant ces alternatives sont bien plus apparentes. Ce sont elles qui motivent des crises de rébellion parfois sans autre objet que d'entrer en conflit contre une autorité par laquelle il se croit dépossédé de cette indépendance où il se sentait disposer de lui-même.

Sans doute pourrait-on dire que c'est là seulement l'expression du rapport qui peut, qui doit s'instituer entre des personnes extérieures l'une à l'autre, entre l'individu et son entourage réel : influences réciproques d'individualités plus ou moins douées de prégnance ou de soumission mutuelles. Mais ce rapport lui-même paraît avoir pour intermédiaire le fantôme d'autrui que chacun porte en soi. Ce sont les variations d'intensité que subit ce fantôme qui régissent le niveau de nos rapports avec autrui. Elles sont elles-mêmes réglées par des facteurs très divers, parmi lesquels des facteurs intimes ou organiques : tonus neuro-végétatif, plus ou moins grande pétulance psychomotrice, etc. C'est d'eux que dépend l'équilibre fondamental de nos rapports avec autrui, compte tenu évidemment de l'adaptation aux circonstances extérieures qu'exige une activité normale.

Les personnes de l'entourage ne sont en somme que des occasions ou des motifs pour le sujet de s'exprimer et de se réaliser. Mais s'il peut leur donner vie et consistance en dehors de lui, c'est qu'en lui il a fait la distinction de son moi et de ce qui en est le complément indispensable : cet étranger essentiel qu'est l'autre. La distinction n'est pas comme un décalque abstrait des rapports habituels que le sujet a pu avoir avec des personnes réelles. Elle résulte d'une bipartition plus intime entre deux termes qui ne pourraient exister l'un sans l'autre, bien que ou parce qu'antagonistes, l'un qui est une affirmation d'identité avec soi-même et l'autre qui résume ce qu'il faut expulser de cette identité pour la conserver.

Dans son effort pour s'individualiser, le moi ne peut faire autrement que de s'opposer la société sous la forme primitive et larvaire d'un *socius* suivant l'expression de Pierre Janet. L'individu, s'il se saisit comme tel, est essentiellement social. Il l'est, non par suite de contingences extérieures, mais par suite d'une nécessité intime. Il l'est génétiquement.

*
* *
*

Le *socius* ou l'*autre* est un partenaire perpétuel du moi dans la vie psychique. Il est normalement réduit, inapparent, refoulé et comme nié par la volonté de dominance et d'intégrité complète qui accompagne

le moi. Cependant toute délibération, toute indécision est un dialogue parfois plus ou moins explicite entre le moi et un objecteur. Dans les moments d'incertitude, dans les circonstances graves qui engagent de façon pressante la responsabilité, le dialogue peut être non plus intime, mais parlé, il y a des personnes qui se questionnent et qui répondent à elles-mêmes avec une animation ou même une agressivité croissante. A ce degré elles se répondent encore à elles-mêmes, c'est-à-dire qu'elles réduisent l'autre personnalité à une sorte d'appartenance ou de soumission vis à vis du sujet, alors même d'ailleurs que le sujet puisse alternativement changer de camp. Grâce à ce va et vient l'unité du moi ne paraît pas compromise.

Cependant le sentiment de dualité peut être plus vif. Le démon de Socrate, cette intervention qui, pour Socrate, avait le caractère d'une intervention exogène et qui se produisait dans des circonstances importantes pour lui déconseiller un acte sur lequel il hésitait, est un cas de ce genre. Les voix de Jeanne d'Arc, en dépit de l'interprétation mystique qui leur est souvent donnée, pourraient relever d'un semblable dédoublement psychique.

Ces entretiens du sujet avec un *socius* rappellent les dialogues de l'enfant avec lui-même qui disparaissent à l'approche de la 3^e année, lorsque le moi commence à s'affirmer. Disparition par réduction, mais non élimination totale. Ce qui semble supprimé se survit, mais à l'état latent ou plutôt avec un rôle second. C'est là sans doute ce qu'ont exploité les expériences, bien suspectes d'ailleurs et maintenant abandonnées, sur les doubles ou multiples personnalités que l'hypnotisme et la suggestion prétendaient découvrir ou développer chez un même individu, car aux entreprises les plus artificielles et les plus fantaisistes il faut un minimum de point d'appui sur le réel.

Mais il y a des effets, ceux-là nettement pathologiques, qui ne peuvent être suspectés de supercherie. Ainsi l'émancipation comme automatique et matérielle de cet *autre* que chacun porte en soi d'où résultent les *idées d'influence* que, sous le nom d'*automatisme mental*, le D^r de Clérambault a décrites avec une grande rigueur clinique. Qu'elles paraissent suivre une progression organique et soient peut-être liées à des modifications du système nerveux, qu'elles ne soient sans doute pas d'origine psychique, cela ne retire rien à leur signification fonctionnelle.

Clérambault a insisté sur ce qu'elles ne semblent pas — ou du moins pas toujours — le résultat de ruminations mentales, au terme desquelles le sujet se dissocierait sous l'influence de graves préoccupations justifiées ou délirantes. Il a montré que le malade commence souvent par s'entendre interpeller à l'improviste ; imputations grossières, injurieuses, de celles qui peuvent le plus humilier le sujet dans ses rapports de société. *L'alter* qui s'émancipe, est agressif. C'est comme sa revanche contre l'état de domestication dans lequel le sujet pensait le maintenir. C'est aussi toute la méfiance qui a pu s'accumuler chez le malade dans ses rapports de société se traduisant à lui sous forme explicite par l'intermédiaire du *socius*, sous la forme la plus globale, la plus brutale et la plus anonyme, du moins pour commencer.

Car à ces premières manifestations en succèdent d'autres qui sont comme la répétition par autrui de ce que pense le malade : *divulgateion*

par le *socius* de ses pensées les plus intimes, *prémonition* c'est-à-dire énonciation avant même que le sujet ait pu en prendre connaissance consciente, ni en assumer l'initiative et la responsabilité. L'autre lui impose une pensée qui ne devait pas être la sienne, lui dicte ses actes etc. Comme de juste, c'est souvent la loi de contraste qui joue. J'ai montré ailleurs, dans *les Origines de la pensée chez l'enfant*, le rôle qu'elle joue aux stades élémentaires de la conscience intellectuelle où tout acte a quelque chose d'ambivalent et pose deux termes, souvent contrastés, d'où résulte la première structuration indispensable du contenu mental.

L'influence sur les pensées, les actes, les sentiments finit souvent par s'étendre aux organes. *L'alter* naguère refoulé de la conscience organique diffuse, fait un retour offensif comme pour s'en emparer. Il se saisit du gosier et de la poitrine qui parlent, des membres qui agissent. La maladie, a dit Hughlings Jackson, ne crée rien ; elle soustrait au contrôle des fonctions dirigeantes celles qui devraient lui être normalement subordonnées. Elle ne suscite pas des manifestations sans rapport avec l'équilibre normal, elle désintègre cet équilibre et en fait jouer les éléments pour eux-mêmes. Telle est l'interprétation qu'il faut donner aux délires de possession. Ce moi que le sujet s'était constitué avec ce qui lui était le plus familier et ce qui lui semblait le plus intime est envahi, violé par des forces où s'exprime ce qu'il a rejeté comme étranger. Lutter contre l'étranger c'est se raffermir dans le sentiment de sa propre unité, mais dans ces délires d'influence ou de possession le sujet sent sa personnalité se dérober à elle-même, s'effriter, se disjoindre en des manifestations qui tout à la fois s'opposent entre elles et gardent une certaine appartenance commune.

Ce sont là manifestations qui traduisent l'entrée par effraction du *socius* dans le *moi*, et qui témoignent donc de son existence. Existence latente et constamment réduite dans l'état normal de la conscience, mais qui n'est pas sans l'influencer. Elle en accompagne et peut en déterminer les périétés les plus diverses, elle en règle la tension dans ses rapports avec les étrangers, elle est ce qui les met à leur plan vis à vis du moi ; elle est l'intermédiaire, le truchement fondamental et secret du moi vis à vis des autres. Comme je l'ai fait dans mon cours de cette année au Collège de France, on peut chercher à expliquer ou à noter à l'aide des rapports entre le moi et son complément nécessaire *l'autre intime* des états élémentaires ou complexes de la conscience qui peuvent aller du normal au pathologique. Ainsi peuvent être reliés à l'évolution normale de la conscience personnelle chez l'enfant toute la diversité des attitudes qui font de l'être humain un être intimement et essentiellement social.